

SOUFFRANCES ET DEVOIRS DE LA PATRIE

FÊTE DE L'ESCALADE, 12 DÉCEMBRE 1794.

Sermon sur Luc XIX, 41, 42.

Lorsque Jésus fut proche de la ville, la voyant il pleura sur elle, et dit : O si du moins, dans ce jour qui t'est donné, tu avais reconnu les choses qui regardent ta paix !

Mes frères, cette fête que nous célébrons en mémoire d'une délivrance signalée qui assurait à nos ancêtres et leur indépendance et la pureté de leur culte ; cette fête est à la fois religieuse et politique. Qu'il était doux de la célébrer dans ces temps heureux où la religion et la patrie florissaient également ; où l'on voyait accourir en foule dans le sanctuaire des citoyens également zélés pour défendre l'une et l'autre ; où fixant avec intérêt les regards des nations, Genève semblait porter écrit sur son front : *La sainteté à l'Éternel* !¹ Alors les ministres du Seigneur, implorant sur elle les bénédictions du ciel, n'avaient qu'à lui demander la continuation des prospérités dont elle jouissait. O quel délicieux sentiment devait agiter et remplir

¹ Ex. xxviii, 36.

leur âme ! comme cette douce émotion se répétait dans le cœur de leurs concitoyens assemblés autour d'eux ! comme les voûtes de nos temples, et l'intérieur de nos maisons, et l'enceinte de nos murs retentissaient de cantiques d'allégresse où se confondaient les noms chers et sacrés de Dieu et de la patrie ! Mais aujourd'hui, avec quel sentiment pouvons-nous la célébrer cette fête ? Dans cette année tristement célèbre, où le chandelier de la foi a été ébranlé et son flambeau vacillant ; où Genève a vu ses enfants plus que jamais divisés se faire gloire d'une haine mutuelle, un grand nombre d'entre eux dispersés et forcés de chercher un asile dans une terre étrangère ; où elle a vu son commerce ruiné, son crédit perdu, son nom déshonoré, et, le dirai-je enfin, son sein déchiré et arrosé du sang de ses fils répandu par la main de leurs frères ; aujourd'hui, quel autre sentiment peut vous animer que celui qu'éprouva Jésus lorsque, pleurant sur Jérusalem, il forma pour elle ce vœu si pathétique : *O si du moins dans ce jour qui t'est donné tu avais reconnu les choses qui regardent ta paix !* Mes frères, Jésus est toujours le même : du haut des cieux il nous regarde ; ému de compassion, il forme pour nous le même vœu que pour Jérusalem. Prions-le tous de l'accomplir par sa grâce. Ainsi soit-il.

Il fut un peuple comblé des faveurs du ciel. Habitant une contrée riante et fertile, distinguée surtout par une religion pure dont il semblait être le dépositaire au milieu des nations livrées à l'erreur, il se regardait comme étant particulièrement le peuple de Dieu. Il ne connut longtemps aucune domination étrangère : il chérissait son indépendance à l'égal de sa religion.

Mais ce peuple, devenu ingrat et rebelle, s'éloigna de

Dieu , à la protection duquel il devait tout son lustre : il fut sourd à la voix de son bienfaiteur, qui le rappelait, et qui ne l'abandonna qu'à regret : il dédaigna les exhortations et brava les censures des ministres du Seigneur : menacé par des dissensions intérieures et des dangers extérieurs , on le vit s'endurcir sous les coups dont il était frappé et courir enfin à sa ruine.

Ce tableau , mes frères , dont plusieurs traits ont tant de rapport avec notre propre histoire , est celui du peuple juif. Il était sur le point de combler la mesure de ses crimes en livrant à la mort le dernier envoyé de Dieu , son propre Fils , après avoir fermé l'oreille à sa prédication. C'est à cette époque que Jésus lisant dans l'avenir les malheurs et la ruine de sa patrie , pleura sur elle et s'écria : *O si du moins dans ce jour qui t'est donné , tu avais reconnu les choses qui regardent ta paix !*

Quelle énergique et noble réponse que ces larmes versées par Jésus , lorsque la perspective d'une mort cruelle et prochaine semblait devoir absorber toute sa sensibilité ! Quelle énergique et noble réponse à ceux qui ont osé faire au Sauveur l'injuste reproche d'avoir gardé le silence sur l'amour de la patrie ! Que de leçons touchantes et de réflexions utiles naîtraient ici de mon sujet ! Mais un intérêt puissant m'appelle à nous faire à nous-mêmes l'application de ces paroles. Ministre de ce Jésus qui avertissait sa patrie sur le bord de l'abîme , je m'élèverai à la hauteur de mon ministère ; je remplirai la tâche que m'impose cette journée , et me confiant à l'impartialité de mon cœur , j'oserai vous dire toutes les choses qui *appartiennent à votre paix*. Je les renferme toutes dans ces trois devoirs : 1^o réunion des citoyens ; 2^o soumission aux lois ; 3^o retour à Dieu. •

1° Je dis d'abord *réunion des citoyens*. La paix intérieure est à un État ce que la santé est à l'homme, un bien sans lequel on ne jouit d'aucun autre. Elle est surtout nécessaire à un petit État où les citoyens, placés les uns près des autres et destinés à vivre en frères, se connaissent tous, se rencontrent sans cesse, et lisent sur leurs visages l'impression qu'ils se font mutuellement. Leurs divisions sont véritablement des haines de famille : elles ont toute l'énergie que devait avoir l'affection.

Mais pourquoi m'arrêté-je à vous prouver que sans la réunion des citoyens, Genève ne peut renaître au bonheur? Ses rues silencieuses ou désertes, ses maisons abandonnées, son commerce expirant, les ouvriers sans travail et sans pain, l'État enfin offrant partout l'image d'un corps qui a perdu plusieurs de ses membres et dont les autres ne peuvent plus faire leurs fonctions, voilà, mes frères, ce qui nous prêche plus énergiquement encore le besoin pressant d'une réunion. Et si elle tardait à s'opérer; si quelque temps encore l'artisan continuait de porter ailleurs son industrie, le négociant son commerce, le riche sa fortune; si l'étranger conservant contre nous des préventions funestes, s'accoutumait à donner un autre cours aux productions de son pays et à placer ailleurs sa confiance ou ses relations; si les dernières ressources de l'État, ces ressources acquises, hélas! au prix de tant de convulsions et par des moyens extraordinaires, auxquels sans doute on ne reviendra jamais, s'il fallait les employer à soulager la misère publique et les consumer pour subvenir aux maux présents, sans pouvoir les envisager comme une ressource durable, qu'est-ce qui pourrait alors nous sauver de notre ruine? Et si la protection du Seigneur peut seule nous en garantir, l'obtiendrons-nous cette puis-

sante protection si par nos divisions et par nos haines nous continuons à l'offenser? Il nous déclare dans sa parole, ce Dieu tout saint, ce Dieu de paix, il nous déclare que *ceux qui aiment et recherchent la paix sont ses enfants*, mais qu'il a en horreur celui qui sème la discorde, que l'homme qui hait son frère est un meurtrier, qu'il demeure dans la mort¹. Comment donc épargnerait-il une terre souillée de sang, si ses habitants, au lieu de gémir de leurs excès, continuaient à se montrer cruels, implacables; s'ils regardaient tous comme ennemis ceux en qui ils ne devaient voir que des concitoyens et des frères? Ah! réunissons-nous, si nous voulons fléchir la justice du Souverain. *Vivons en paix*, si nous voulons que *le Dieu de paix et de charité soit avec nous*².

Ce n'est pas à moi à vous indiquer les mesures à prendre ou les démarches à faire pour opérer une sincère réunion. Étranger aux discussions politiques et me renfermant dans l'esprit de mon ministère, je vous dirai seulement que, si la charité chrétienne vivait dans nos cœurs, elle nous découvrirait, elle nous ferait goûter les moyens de réconciliation; elle en aplanirait devant nous les voies; elle en détruirait les plus grands obstacles, ceux qui viennent d'une injuste défiance ou d'un amour-propre excessif.

Je vous dirai que le parti vainqueur a de grands devoirs à remplir d'après sa victoire même. Les hommes généreux ont toujours regardé comme indigne d'eux d'accabler un ennemi vaincu; ils ont senti que ce sont les procédés honnêtes et les tendres égards qui ramènent, en quelque sorte malgré lui, un cœur ulcéré. Et si pour

¹ Matt. v, 9; Prov. vi, 19; 1 Jean iii, 14, 15. — ² 2 Cor. xiii, 11.

instruire des chrétiens, il était besoin de feuilleter les archives des anciens peuples, je leur raconterais comment un Athénien, banni de sa patrie à l'occasion des affaires publiques, fut suivi par quelques citoyens du parti opposé qui le pressèrent d'accepter les secours dont il pouvait avoir besoin. *O Dieu!* s'écria-t-il alors en portant vers Athènes des yeux humides de larmes, *que je dois regretter une patrie où je laisse de tels ennemis!* Tel est l'effet de la générosité sur les cœurs. Mais aggraver le malheur d'adversaires vaincus, les regarder comme une classe envers qui l'on peut tout se permettre, les opprimer dans un temps où l'on proclame les grands principes de l'égalité, ce serait mettre dans leur bouche ce terrible argument contre elle, que les actions de ceux qui la prêchent ne sont pas d'accord avec leurs principes : ce serait faire haïr la liberté par le sentiment de la liberté même. Je dis plus : si les vainqueurs reconnaissent qu'il s'est commis des injustices, qu'ils sachent qu'il est honorable d'en rougir et glorieux de les réparer, autant qu'il est possible. Qu'ils sachent que la franchise et la noblesse de cette réparation est plus puissante que tous les engagements pour désarmer la haine, pour arrêter les projets de vengeance.

Que ceux qui ont souffert fassent, de leur côté, à la patrie, l'abandon de toute haine et de tout ressentiment : ils frémiraient d'y rapporter des matières combustibles destinées à l'embraser ; et ce levain qui fermenterait dans leur cœur ne produirait-il pas un effet plus funeste encore ? Si le sacrifice que nous leur demandons leur paraît pénible, qu'ils se souviennent qu'il n'y a point de borne aux sacrifices que la patrie a droit d'attendre de ses enfants. Qu'ils se rappellent que le juste Aristide, chassé

de sa patrie , pria les dieux que jamais elle n'eût besoin de ses services , que jamais elle ne fût forcée par des malheurs à le regretter. Qu'ils se rappellent que le vertueux Phocion , condamné à boire la ciguë , commanda à son fils de ne pas tirer vengeance de sa mort , et de se souvenir qu'il devait plus à sa patrie qu'à son père. Qu'ils se rappellent qu'une conduite opposée a flétri pour jamais dans l'histoire les talents , les vertus , les services des Camille et des Coriolan. Surtout , surtout qu'ils cherchent dans la Bible leurs exemples et leur règle. Qu'ils cherchent auprès du Seigneur le secours , la force dont ils ont besoin pour consommer le sacrifice , pour *ne point se laisser vaincre par le mal , pour surmonter le mal par le bien* ¹. Qu'ils pensent à ce Moïse , le plus doux des hommes , qu'on vit plus d'une fois intercéder et se dévouer pour un peuple qui se soulevait sans cesse contre le Seigneur et contre lui. Qu'ils pensent à Jésus , pleurant sur son ingrate patrie et priant pour ses bourreaux. Qu'ils pensent à ces premiers chrétiens , nos modèles dans la foi , qui demeuraient fidèles au milieu des persécutions , qui combattaient et mouraient pour des princes dont ils n'avaient reçu qu'un traitement barbare , à ces premiers chrétiens qui pouvaient dire : *On nous outrage de paroles et nous bénissons ; on nous persécute et nous prions : nous sommes comme les balayures du monde , comme le rebut de toute la terre* ².

Que les uns et les autres se disent bien que dans un temps de trouble où les passions sont excitées , il n'y a plus qu'une vertu qui conserve ou qui puisse reprendre son charme , son ascendant , son empire , et que cette

¹ Rom. XII , 21. — ² 1 Cor. IV , 12 , 13.

vertu c'est l'oubli des injures, la douceur évangélique. Que les deux partis n'aient plus qu'un but, qu'un sentiment, le bonheur de la patrie, ou plutôt qu'il n'y ait plus de *parti* parmi nous : que ce nom triste et fatal soit banni de nos bouches et de nos cœurs : notre félicité ne peut renaître que quand on le verra s'oublier et se perdre dans les embrassements et les larmes d'une sincère réunion.

2^e Cette réunion doit être suivie *d'une entière soumission aux lois*. Partout où la loi est méconnue, méprisée, la société n'est plus qu'un théâtre d'horreurs, un asile moins sûr que les bois qui servent de retraite aux animaux féroces. Mais quel prétexte nous resterait-il pour nous soustraire aux lois que nous nous sommes données à nous-mêmes ? Fondées sur les principes de la liberté et de l'égalité, elles tendent à faire respecter les droits de l'homme ; elles ont été l'objet des désirs et des espérances de la plus grande partie de la nation : elles ont été acceptées et jurées avec cette supériorité de suffrages qui indique le vœu général : elles nous offrent une voie légale de les corriger, dès que l'expérience nous fera découvrir en elles des défauts ou des imperfections : elles renferment des moyens réprimants pour contenir celui qui serait tenté de briser leur joug salutaire.

Et que nous avons payé cher l'oubli si prompt qu'on s'en est permis ! Dans quels excès nous ont entraînés les premiers pas qu'on a faits loin d'elles ! Ils ont été déplorables ces excès, je ne crains pas de le dire, puisqu'ils ont excité une consternation générale, et l'improbation même des peuples de l'exemple desquels nous prétendions nous étayer. C'est à regret que je rouvre nos plaies et que je rappelle des souvenirs accablants ; mais il faut que cette

terrible expérience ne soit pas perdue pour nous, et que le passé nous instruisse énergiquement pour l'avenir.

Ici, mes frères, je me plais à le reconnaître, et qu'il est doux pour votre pasteur de pouvoir vous rendre, à vous en particulier, ce témoignage honorable! votre bon esprit vous a préservés de toute violence : vos mains sont demeurées pures : il n'est point de famille désolée qui puisse vous reprocher ses malheurs ; et c'est à la consolation que nous avons reçue de votre conduite, aussi bien qu'au secours de Dieu, que nous avons dû la force de résister au découragement qui s'emparait souvent de notre âme, et qui nous faisait craindre de ne pouvoir plus travailler à l'œuvre du Seigneur. Cependant, mes frères, est-elle portée assez loin parmi nous cette obéissance aux lois, cette exactitude, ce scrupule, ce respect religieux qu'on doit avoir pour tout ce qui s'y rapporte? Ah! n'oublions jamais que violer une seule loi, c'est ébranler l'édifice entier de la société; que celle qui nous paraît la moins importante, celle qui blesse le plus nos intérêts particuliers, ne doit pas nous être moins sacrée que toutes les autres, et que relativement à celle contre laquelle nous serions fondés à réclamer, notre devoir étroit est de commencer par nous y soumettre.

Écoutez, écoutez ce que nous ordonne dans l'Évangile ce Dieu qui est le souverain protecteur des sociétés ; qui n'est pas le Dieu de la confusion, dit l'Écriture, mais de la paix¹ ; qui aime l'ordre et qui veut le voir régner dans l'État comme dans les familles : *Soyez soumis, pour l'amour du Seigneur, à tout établissement humain ;... car telle est la volonté de Dieu, que par votre bonne conduite vous fermiez la*

¹ 1 Cor. xiv, 33.

*bouche à l'ignorance des hommes dépourvus de sens. Vous êtes libres; que votre liberté ne vous serve point de prétexte pour faire du mal, mais conduisez-vous comme des serviteurs de Dieu*¹.

Loin de nous donc tout homme qui ne respecterait les lois qu'en apparence, qui oublierait que l'honnête homme ne connaît point d'engagement forcé, qu'il contracte du cœur celui que prend sa bouche, et que le chrétien *est soumis non-seulement par la crainte du châtement, mais par un principe de conscience*², pour obéir et plaire au Seigneur. Loin de nous tout homme qui ne sentirait pas qu'un peuple libre, ne connaissant de joug que celui des lois, est plus fortement tenu de s'y soumettre; que les violer, c'est avilir l'humanité; c'est prêter des armes au despotisme et lui fournir un exemple propre à persuader que la force est le seul moyen de gouverner les hommes, le seul garant de l'ordre social. Loin de nous tout partisan de l'anarchie, tout homme qui, osant braver les lois, ne laisserait à ses semblables aucune caution contre ses injustices, ses usurpations, ses violences, et ne semblerait vouloir être libre que pour devenir leur tyran. Eh! s'il n'était pas permis d'espérer de voir enfin renaître le règne des lois; si notre patrie ébranlée, épuisée et chancelante, avait à redouter de nouvelles convulsions, comment les soutiendrait-elle? Quel citoyen ne serait pas réduit à quitter une terre qui s'ouvrirait sans cesse sous ses pas, ou à mourir de douleur sur ses rives désolées!

3° Mais pour assurer notre soumission aux lois, il faut qu'*un retour sincère à Dieu* en soit le garant. C'est la dernière et la principale des choses qui appartiennent à notre paix.

¹ 1 Pierre II, 13, 15, 16. — ² 1 Pierre II, 19.

C'est à la religion, mes frères, c'est à notre bienheureuse réformation que Genève dut son existence politique et sa liberté. C'est la pureté de sa foi qui lui fit un nom parmi les nations. On la regardait comme la métropole du protestantisme et la rivale de Rome. Les fidèles qui dans d'autres contrées ne pouvaient professer librement leur religion, soupiraient en pensant à notre patrie, et y accouraient de toutes parts comme dans un saint asile. C'est de notre main que les églises étrangères désiraient recevoir les ministres de la parole. Ainsi, la religion faisait notre lustre : ainsi nos ancêtres se regardaient comme étant particulièrement le peuple du Seigneur : ils jugeaient du degré de leur bonheur par celui de leur piété. Fortement pénétrés de cette idée que c'est à la religion que tenait notre existence, nos premiers législateurs ne négligèrent rien pour la lier intimement à la constitution de l'État. Ils en firent une condition essentielle des droits du citoyens : ils voulurent que le nom de Dieu fût invoqué dans les assemblées politiques, et que la religion du serment intervînt dans toutes les promesses de ceux qui se dévouaient au service de la patrie. Mais, hélas ! ils se sont peu à peu relâchés ces liens sacrés qui nous attachaient à notre Dieu. L'esprit des grandes villes, l'orgueil de la science, une fausse philosophie, ont pénétré parmi nous ; elles ont affaibli ou détruit les principes religieux : elles ont corrompu les mœurs dans toutes les classes de la société ; et la corruption des mœurs favorisant à son tour le penchant à l'incrédulité, on l'a vue dans ces dernières années faire des progrès effrayants, et une grande partie du peuple s'est éloignée de notre grand Dieu et Sauveur, bien plus coupable que ces nations qui, plongées dans la fange de la superstition et faisant effort

pour s'en tirer, n'ont pas su garder une juste mesure et se sont écartées en même temps des vérités de la foi. C'est au contraire au sein d'un culte raisonnable, d'une religion simple et pure à laquelle avaient rendu justice les philosophes même dont on réclame aujourd'hui le nom ; c'est à Genève enfin qu'on a osé traiter la foi chrétienne d'erreur et de superstition, et qu'après de sourdes tentatives pour l'altérer ou la détruire, on en est venu à des attaques ouvertes. Et dans quel temps encore ? Dans le temps où la révolution s'opérait ; dans un temps où les citoyens, recevant la plus grande mesure de liberté possible, avaient un besoin plus pressant du frein de la religion ; dans un temps où l'on aurait dû embrasser avec transport une religion qui, amie de la liberté et de l'égalité, peut seule les concilier avec la paix et l'ordre public ; qui sait établir leur empire, sans déchirement et sans convulsion ; qui répand, si je puis m'exprimer ainsi, une huile suave et bienfaisante sur tous les ressorts du gouvernement populaire. Hélas ! s'il est des hommes aveuglés sur les vérités de la religion et sur l'importance dont elle est pour la société, il en est trop peut-être qui ne repoussent cette religion douce et salutaire que parce qu'elle s'opposerait aux excès qu'ils méditent, parce qu'elle donnerait à la conscience assez de force pour retenir le bras qu'ils voudraient armer. Défiez-vous de leurs insinuations perfides. Mais je sais qu'à cet égard un heureux instinct vous a servi de préservatif, et lorsqu'on a mis en question des opinions dangereuses, j'ai vu votre zèle se réveiller : je vous ai vus, de vous-mêmes, courir en foule au conseil souverain pour vous opposer à des nouveautés fatales. Prenez garde seulement que votre piété ne se borne pas là, qu'on ne puisse pas dire que c'est en

vous l'effet du préjugé plutôt que d'un zèle pur et d'une foi éclairée. Soyez d'accord avec vous-mêmes. Vous avez voulu des temples ; ne les laissez pas abandonnés. Vous avez voulu un pasteur ; venez écouter ses exhortations , et recevez avec recueillement la parole qui peut sauver vos âmes. Vous avez voulu pour vos enfants des instructions religieuses ; ayez soin qu'ils les suivent et qu'ils en profitent. En un mot, vous avez voulu conserver la religion de vos pères ; montrez que vous tenez à elle de toute votre âme , et que vous la regardez comme la seule chose absolument nécessaire.

Puisque vous appelez votre Père celui qui , sans acception de personne , juge selon les œuvres de chacun , marchez en sa présence et dans sa crainte , tout le temps de votre séjour sur la terre. Puisque vous avez reçu Jésus-Christ pour votre Seigneur , attachez-vous à lui dans toute votre conduite ; soyez enracinés et fondés en lui , sachant que celui qui demeure en lui et en qui il demeure porte beaucoup de bons fruits , mais que séparés de lui nous ne pouvons rien produire¹. Qu'une réforme pleine et entière dans vos mœurs , que l'abandon de vos idoles prouve que vous êtes réellement revenus à Dieu , que vous lui avez demandé avec ardeur de vous attirer , de vous avoir en lui , et que par sa grâce il a produit en vous un esprit nouveau , un cœur nouveau. Je n'entrerais point ici dans des détails qui me mèneraient trop loin. Chacun peut apprendre de sa conscience et de la loi de Dieu quel est le penchant qu'il doit corriger , quel est le défaut auquel il doit renoncer , quelle est la passion dont il doit faire le sacrifice : je m'attacherai à un seul trait , de tous le plus opposé à une véritable con-

¹ 1 Pierre I, 17 ; Coloss. II, 6, 7 ; Jean XV, 5.

version ; de tous le plus funeste à la société ; je veux dire, l'esprit d'intérêt, qui semble être le Dieu du siècle où nous vivons.

C'est lui qui a préparé de loin nos fautes et nos malheurs. C'est lui qui fait qu'absorbés dans vos affaires, vous négligez pour la plupart celles de la patrie, et qu'après avoir désiré avec tant d'ardeur de devenir membres du conseil souverain, vous ne cherchez point à vous éclairer sur les objets qui lui sont portés ; ce qui vous expose à être le jouet de quelques ambitieux, ou à prononcer en aveugles sur les plus grands intérêts de l'État. C'est ce même esprit qui vous éloigne de votre Dieu, qui élève un mur de séparation entre votre Dieu et vous. L'Écriture vous le déclare : *Nul ne peut servir deux maîtres. Vous ne sauriez servir Dieu et Mammon. Ne savez-vous pas qu'être ami du monde, c'est être ennemi de Dieu ? L'amour des richesses est une idolâtrie*¹, puisqu'on met en elles sa confiance, et non dans le Dieu fort ; puisqu'on cherche en elles son repos et son bonheur. C'est l'esprit d'intérêt qui rend l'homme étranger à l'homme, ennemi de l'homme, qui fait que dans les ventes et les achats on se permet tant de fraudes criantes, tant d'artifices honteux ; que se mettant au centre de tout, on n'envisage plus ses semblables que comme les instruments de son bien-être, qu'on se les immole avec une insensibilité profonde, et que, sous prétexte de servir la patrie, on ne pense qu'à la partager et à s'en arracher les lambeaux.

Ah ! mes frères ! puissent vos projets et vos travaux être couronnés d'un heureux succès ! Puisse l'aisance entrer dans vos maisons ! Mais que ce ne soit jamais aux

¹ Matt. vi, 24 ; Jacques iv, 4 ; Coloss. iii, 5.

dépens de la probité, de la charité, de la paix de l'âme et de la modération des désirs ! Craignons, craignons cet esprit d'intérêt qui tue dans leur germe et les vertus publiques et les vertus privées, et les vertus sociales et les vertus religieuses; qui fait qu'on ne saurait être ni fidèle serviteur de Dieu, ni bon père, ni bon ami, ni bon citoyen. *Et que servirait-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme? Ceux qui veulent s'enrichir, dit encore l'Écriture, tombent dans la tentation, dans le piège et dans un grand nombre de désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et dans la perdition*¹. Et si les cœurs souillés de cette lèpre ne se purifiaient pas; s'ils ne revêtaient pas des sentiments plus chrétiens; si nous ne nous hâtons pas de revenir au Dieu de charité et d'apprendre de lui à nous aimer les uns les autres comme il nous a lui-même aimés²; bientôt, hélas! nous n'offririons plus à ce père commun des hommes qu'un spectacle hideux, indigne de ses regards, et la patrie, comme un vaisseau battu par l'orage, et dont les matelots ont la folie de négliger la manœuvre pour chercher à se sauver chacun en particulier, la patrie ne pourrait plus échapper au naufrage; elle tomberait dans l'abîme, et, n'en doutez pas, elle y entraînerait avec elle les insensés qui oublient qu'il ne saurait y avoir de salut pour eux que dans le salut de tous.

Maintenant, mes frères, je vous le demanderai : quelle impression ont faite sur vous les réflexions que nous venons de vous présenter ? Que pouvons-nous en espérer ? Lorsque Jésus, alarmé du sort de sa patrie, eut proféré dans l'émotion de son cœur ce vœu touchant : *O si, dans*

¹ Matt. xvi, 26; 1 Tim. vi, 9. — ² 1 Jean iv, 11.

ce jour qui t'est donné, tu avais reconnu les choses qui regardent la paix ! il ajouta ces tristes paroles : *Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux.* Terrible situation que celle où Dieu se retire enfin d'un peuple qui a méprisé son alliance ; où il renonce à lui faire entendre les sommations de sa grâce , où il l'abandonne pour toujours à l'égarément de son cœur ! Qu'il soit mille et mille fois béni , ce Dieu des miséricordes qui ne nous a pas laissés tomber dans cet affreux endurcissement. Plus heureux que l'ancien Israël , nous avons le sentiment de nos maux et nous en désirons le remède : déjà la nature parle en faveur de ceux de nos frères qui ont souffert : on soupire après le retour de l'ordre. Les esprits les plus fougueux , fatigués de leurs propres agitations , regrettent le règne des lois et paraissent vouloir rentrer sous leur joug. Si nous avons pu craindre un instant qu'elle ne fût venue l'époque fatale où le flambeau de l'Évangile nous serait ôté , où les ministres de Jésus auraient la douleur de survivre à leur ministère , cependant cette religion sainte, bienfaitrice de la société , n'était pas légèrement enracinée dans bien des cœurs : on a frémi en pensant qu'elle risquait d'être anéantie : le zèle s'est ranimé ; il a jeté de vives étincelles. O puisse ce jour qui nous retrace nos vertueux ancêtres , amis de la paix et des lois , religieux et désintéressés , ce jour qui fait retentir si énergiquement dans nos cœurs les noms sacrés de Dieu et de la patrie , puisse-t-il nous donner à tous la dernière impulsion dont nous avons besoin pour que ces dispositions heureuses deviennent actives et fécondes en salutaires effets ! Puisse ce jour , monument de la protection signalée du Seigneur, ce jour de l'escalade , j'aime à prononcer ce mot qui est pour nous en quelque sorte ce qu'était l'Arche sainte pour l'ancien

Israël, le gage de la bienveillance divine, le préservatif de la patrie, dont le souvenir tout seul nous soutenait dans le danger et faisait revivre l'espérance au fond de nos cœurs; ce jour, le dernier peut-être où Dieu nous adressera les sommations de sa grâce, s'il nous rappelle en vain; puisse-t-il être pour chacun de nous le temps favorable, le jour du salut, et, pour la patrie, l'époque si impatiemment attendue où renaîtra pour elle le règne de la religion, des lois et de la paix!

Mes frères, en vous parlant des choses qui appartiennent à votre paix, je sens que ce serait plus particulièrement dans les murs de Genève qu'il aurait fallu les annoncer; oui, pénétré, comme je le suis, de leur importance, brûlant du désir et du besoin de les répandre, je voudrais pouvoir élever ma faible voix au milieu de tous mes concitoyens: et si j'en crois la puissance du sentiment qui m'anime, il donnerait à ma voix une onction persuasive; mais il n'est point perdu pour la patrie ce discours, s'il fait impression sur vous, mes frères; dans toutes les crises qu'a éprouvées la république, si l'on a vu les passions de la ville pénétrer dans nos campagnes, pourquoi la ville ne recevrait-elle pas à son tour des campagnes quelque douce impression?

Mais, que dis-je? A cette heure même, nos concitoyens réunis dans le sanctuaire écoutent les ministres du Seigneur, qui les entretiennent aussi sans doute des choses qui appartiennent à notre paix. O Dieu! sans ta grâce nos discours ne sont que comme l'airain qui résonne; parle toi-même au cœur de ces chrétiens ici rassemblés et à celui de tous les enfants de la patrie. Ramène-nous: attache-nous à toi pour jamais. *Fais-nous la grâce d'être désormais parfaitement unis entre nous selon Jésus-Christ, afin*

que d'un même cœur et d'une même bouche nous puissions te glorifier¹ et te bénir, en nous écriant tous d'une voix : O que c'est une chose bonne, une chose agréable, de voir des frères qui s'entretiennent dans une douce harmonie!... C'est là que l'Éternel fait descendre la bénédiction et la vie². Dieu nous en fasse la grâce! Amen.

¹ Rom. xv, 5, 6. — ² Ps. cxxxiii, 1.